Émile DURKHEIM (1913)
avec la collaboration d'Antoine Bianconi

“ Organisation juridique et sociale des Bantous congolais ”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Émile Durkheim

avec la collaboration d'Antoine Bianconi (1913)

“ Organisation juridique et sociale des Bantous congolais ”

Une édition électronique réalisée à partir d'un texte d'Émile Durkheim, avec la collaboration d'Antoine Bianconi (1913), « Organisation juridique et sociale des Bantous congolais. » Texte extrait de la revue *l'Année sociologique*, n° 12, 1913, pp. 384 à 390. Texte reproduit in *Émile Durkheim, Textes. 3. Fonctions sociales et institutions* (pp. 298 à 304). Paris: Les Éditions de Minuit, 1975, 570 pages. Collection: Le sens commun.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée jeudi, le 17 octobre 2002 à Chicoutimi,
Québec.

“ Organisation juridique et sociale des Bantous congolais ”

par Émile Durkheim,
en collaboration avec Antoine Bianconi (1913)

Une édition électronique réalisée à partir d'un texte d'Émile Durkheim (1913), « [Organisation juridique et sociale des Bantous congolais](#). » Texte extrait de la revue [l'Année sociologique](#), n° 12, 1913, pp. 384 à 390. Texte reproduit in [Émile Durkheim, Textes. 3. Fonctions sociales et institutions](#) (pp. 298 à 304). Paris: Les Éditions de Minuit, 1975, 570 pages. Collection: Le sens commun.

D'octobre 1907 à 1909, M. Torday a dirigé une du Congo, et dans celle du Sankuru, affluent du Kasai. expédition ethnographique dans la région du Kasai, affluent Son livre est un exposé des résultats auxquels il est arrivé ¹, celui de M. Hilton-Simpson nous raconte l'expédition elle-même et la manière dont les enquêtes ont été conduites ². Tout ce qu'il nous dit des méthodes

¹ Torday et Joyce, « Notes ethnographiques sur les peuples communément appelés Bakuba, ainsi que sur les peuplades apparentées. Les Bushongo ». *Annales du Musée du Congo belge*. Bruxelles, 1911.

² Hilton-Simpson, *Land and peoples of the Kasai*. London, 1911.

employées ne peut que confirmer ce que l'on savait déjà de la valeur de M. Torday comme observateur. Grâce à ses qualités de caractère et d'intelligence, il a su gagner la confiance des indigènes. Mais, en même temps, il choisissait ses informateurs avec discernement, s'adressant exclusivement aux indigènes eux-mêmes et, de préférence à ceux qui avaient été le moins possible en contact avec les blancs. De plus, sa connaissance de huit langues congolaises lui a permis de se passer d'interprètes. Sur l'ethnographie des pays visités, l'ouvrage de M. Hilton-Simpson n'ajoute pas grand-chose à celui de M. Joyce : on y trouve cependant, chemin faisant, quelques renseignements complémentaires que nous signalerons à l'occasion.

Les observations les plus importantes concernent les Bushongo. C'est une vaste nation, un véritable empire qui comprend un grand nombre de sous-tribus. La principale est celle des Bambala : c'est autour d'elle que s'est formée toute la nation ; c'est dans le pays où elle habite que se trouve la capitale ; elle jouit, par rapport aux autres tribus, d'une sorte de prééminence. Ce sont les Bambala et, à l'est, les Bangongo et les Bangendi qui ont été particulièrement étudiés par M. Torday. - D'ailleurs, en dehors du territoire bushongo, il y a des tribus indépendantes qui sont des branches de la même famille : c'est le cas, notamment, des Bakongo et des Bashilele.

Les légendes des Bushongo nous les présentent comme des immigrants. Au temps de leur migration, c'était un peuple nu qui se nourrissait de millet. On verra tout à l'heure ce qu'ils sont devenus. Or, il est remarquable qu'en même temps ils ont changé de langue. Celle qu'ils parlaient à l'origine diffère de celle qu'ils parlent aujourd'hui ; le changement ne s'effectua que vers le milieu du siècle dernier. On a pu encore réunir un court vocabulaire de leur ancienne langue et on affirme qu'elle ne serait pas bantoue ; elle ne présenterait même que de rares affinités avec les langues connues.

On nous donne malheureusement peu de renseignements sur l'organisation sociale proprement dite. Nous savons que la nation est formée de tribus, chaque tribu de villages. Mais, outre cette organisation territoriale, il en doit exister une autre à base de clans. Chaque individu, en effet, homme ou femme, est soumis à une interdiction appelée *ietkina Bari* ; il lui est défendu de manger de la chair d'un animal déterminé. Toute violation de cette prohibition entraîne la maladie et la mort. L'enfant hérite de *l'ikina* de son père ; secondairement, il est tenu de respecter aussi *l'ikina* de sa mère, mais cette dernière obligation est moins stricte et ne se transmet pas au-delà d'une génération. Enfin, le mariage est interdit entre hommes et femmes qui ont un même *ikina*. Il s'agit évidemment d'un interdit totémique. Le groupe des gens qui ont un même *ikina* constitue un clan, mais nous ne savons pas si le clan garde une

vie propre en dehors de cette survivance d'interdits. Les habitants d'un même village ne respectent pas nécessairement le même *ikina*; cependant, il y a des villages auxquels un *Ikina* déterminé est affecté. Dans ce cas, le village et le clan se confondent.

Les informations sur la famille sont également assez sommaires. Bien que le père paraisse jouir d'une assez grande autorité, l'organisation familiale reste à base utérine. La descendance n'est comptée que dans la ligne maternelle, cf. ce qui est dit de l'héritage. Il arrive même que le mari va vivre chez sa femme. La situation sociale des femmes est, d'ailleurs, remarquable. La mère du roi est le premier personnage du royaume. Des femmes siègent dans les conseils gouvernementaux. La mère est peut-être plus respectée que le père. Comme il arrive dans la famille utérine, le lien conjugal est assez lâche. Pour pouvoir emmener sa femme dans sa hutte, le mari paye une certaine somme ; mais il peut toujours être supplanté, même après la célébration du mariage, par un rival qui offre de le rembourser et de donner davantage aux beaux-parents. Aussi, pour pouvoir garder sa femme, l'homme est-il obligé de faire de temps en temps des cadeaux à sa belle-famille. - A noter des tabous entre chaque époux et ses beaux-parents respectifs.

Comme c'est assez souvent le cas sous le régime utérin. La morale sexuelle est relâchée. Il en résulte, au moment de la grossesse, de curieux interdits. Non seulement le mari ne doit pas avoir de relations avec sa femme, mais il doit éviter toute femme avec laquelle il a eu des rapports ; de même, sa femme doit éviter tous les hommes auxquels elle s'est donnée (et il y en a beaucoup dans ce cas). Pendant tout ce temps, les deux époux sont soumis à divers interdits. - Quant à la génération, elle est attribuée à la réincarnation de l'âme d'une personne décédée.

Mais ce qui a surtout attiré l'attention de M. Torday, c'est l'organisation politique et administrative qui est d'une remarquable complexité.

A la tête de la nation tout entière, se trouve le *nyimi*, chef et juge suprême ; autrefois, le titre qu'il portait signifiait Dieu sur terre. Il est investi d'un caractère sacré et, à ce titre, soumis à tout un système d'interdits. Il est entouré d'un cortège de fonctionnaires de tout ordre : judiciaire, militaire, représentatif. Parmi ces derniers, il en est de deux espèces : les uns représentent les différentes provinces du royaume, les sous-tribus dont il est composé ; les autres, les différents métiers. En d'autres termes, il y a une représentation à base territoriale et une autre à base professionnelle. Enfin, il y a les dignitaires de la cour et les auteurs n'en citent pas moins de 58. Les Lins servent de porte-parole au chef, un autre garde sa porte, un troisième ses enfants, un

quatrième court devant lui pour écarter les obstacles de sa route, etc. Il en est un qui est spécialement préposé à la conservation des anciennes légendes. Grâce à cette institution, les Bashongo possèdent une histoire et qui s'étend loin dans le passé. C'est ce qui a permis à nos auteurs de reconstituer la série des rois qui ont régné sur les Bushongo depuis les temps mythiques jusqu'à nos jours.

Théoriquement, le *nyimi* est un monarque absolu de droit divin. Il est considéré comme le possesseur de toutes les terres : lui seul peut en accorder l'usufruit ou en priver quelqu'un. Mais aujourd'hui, son pouvoir est très limité par celui des grands qui l'entourent, ce sont eux qui représentent les aspirations nationales. Son rôle est surtout celui d'un symbole.

Chaque sous-tribu a, toutes proportions gardées, une organisation du même genre : elle a un chef avec tout un corps de fonctionnaires et de dignitaires. Il en est de même à l'intérieur de chaque village. Si l'on remarque qu'en outre il y a chez les Bushongo des hommes libres et des esclaves, on voit que cette société est, au plus haut degré, différenciée et hiérarchisée.

Une civilisation aussi avancée ne va pas sans une religion également développée. Malheureusement, le chapitre sur la vie religieuse est très bref. On nous dit que les Bushongo croient en « un créateur tout puissant » appelé Chembe, et Jambi dans les tribus de l'est (les deux mots sont, d'ailleurs, identiques). Il s'agit d'un grand dieu à la manière australienne. Actuellement, il ne lui est même pas rendu de culte ; car, depuis qu'il a quitté la terre, il passe pour s'occuper très peu des hommes. Nous nous demandons même si cette notion du Jambi a été suffisamment analysée. Nous lisons, en effet, que « Jambi s'identifie avec l'intelligence », qu'on dit « d'un sculpteur habile que son Jambi lui montra à sculpter, et d'un idiot qu'il n'a pas de Jambi en lui ». Ne serait-ce pas une sorte de génie tutélaire ?

Tout le reste du chapitre est consacré à la magie. Il n'est question que des « fétiches » et des magiciens qui savent l'art de s'en servir soit pour assurer une chasse heureuse, soit pour célébrer une chasse qui a été fructueuse, soit pour guérir d'une maladie, soit pour découvrir un voleur, etc. Mais comme toutes ces pratiques sont occasionnelles et individuelles, nous ne savons rien, en somme, de la religion régulière et publique. Et cependant il est bien certain qu'il existe un culte proprement dit. D'abord, il y a une initiation qui se fait sous la présidence du chef et qui a certainement un caractère religieux. Elle comporte deux séries d'épreuves : la première a lieu entre huit et dix ans ; l'autre, au moment de la puberté. L'une et l'autre sont précédées par des périodes de retraite pendant lesquelles les jeunes gens sont soumis à toute sorte

d'interdits. Quant aux épreuves finales, elles semblent avoir pris un caractère surtout moral. D'ailleurs, dès la première initiation, on enseigne aux novices le code qui résume la loi morale des Bushongo : il est fait de 20 articles qui traduisent une morale d'une véritable élévation. La seconde initiation sert aujourd'hui de recensement : chaque initié remet une graine au chef qui en supprime une chaque fois que meurt un de ces jeunes gens. - A noter, au cours des cérémonies, l'emploi de véritables *bull-roarers*, appelés par les auteurs des *planchettes-bourdon*s. Nous ne nous expliquons pas pourquoi les auteurs parlent seulement, dans le chapitre sur la vie matérielle, de la circoncision et de l'arrachement des incisives qui sont évidemment des rites d'initiation. Le second a toujours lieu à la puberté,

D'un autre côté, nous savons que les danses sont fréquentes et beaucoup sont certainement rituelles : telles sont celles qui ont lieu à l'occasion de la mort d'un chef ou dignitaire, à la fin d'une période de deuil, après les guerres, ou quand le Nyimi l'ordonne. Ces danses prescrites, obligatoires, doivent avoir des fins religieuses. Malheureusement, les auteurs ne paraissent pas se douter que les danses sont des éléments du culte et ils n'en parlent que comme de simples réjouissances.

Les renseignements sur l'âme sont également très frustes. On nous apprend seulement que les Bushongo distinguent trois âmes, qui sont trois aspects de l'âme hypostasiés : il y a le double qui, à la mort, entre dans le corps d'un animal sauvage (survivance probable de totémisme), et passe pour périr avec cet animal ; l'âme proprement dite qui se réincarne dans un embryon d'enfant, et, enfin, l'ombre. On ajoute que l'âme, après cette vie, va rejoindre Jambé et se confondre avec lui on ne sait où : nouvelle raison d'admettre un rapport entre Jambé et le génie personnel. Il est, d'ailleurs, à noter que le *semen virile*, dans lequel l'âme se réincarne, est appelé eau de Jambé ou de Chambe.

Pour ce qui concerne l'organisation judiciaire, nous remarquons une large pratique des épreuves ordaliques comme chez tous les peuples bantous. Ce qui est, au contraire, plus spécial aux Bushongo, c'est l'absence complète de la vendetta. Il n'est pas de meilleures preuves de la haute culture à laquelle ces peuples sont parvenus. Le très long chapitre sur les arts, l'industrie, l'habitation, les techniques de toute sorte ne font que renforcer cette impression.

Le livre se termine par un recueil de légendes, quelques indications relatives au langage et enfin par une étude sur les Basongo Meno, groupe de tribus qui habitent la rive nord du Sankuru et du Kasai et qui sont en rapports fréquents avec les Bushongo. Mais les informations recueillies sont très

sommaires, ces peuples n'entrant pas volontiers en relations avec les étrangers.

On trouvera aussi dans le livre de M. Hilton-Simpson quelques renseignements, mais très succincts, sur les Batetela qui vivent au sud du Lukemi, ainsi que sur ceux de la région du Lubefu. Nous savons seulement qu'ils vivent sous un vieux régime féodal : les villages sont groupés sous l'autorité de deux grands chefs. M. Torday est, pourtant, entré en relations avec l'un de ces chefs qui l'a instruit sur les croyances fondamentales de son peuple et sur son histoire. Il serait très désirable que les résultats de cette enquête fussent publiés.

Fin de l'article.